

## JACQUELINE BREGEAULT-TARIEL OU L'ÉCRITURE D'UN PAYS LOINTAIN ?

La poète Jacqueline Bregeault-Tariel semble écrire d'un pays lointain à la fois pour le thème de l'exil, de la distance par rapport au tout venant des poèmes de son époque et même de sa distance apparente par rapport à son époque. Pays lointain qui est pourtant le nôtre et qu'elle emplit de sa discrète présence attentive parmi les poètes pour une œuvre présente sur la scène éditoriale depuis un quart de siècle avec neuf recueils depuis *Soleil éclaté*. Nous allons parcourir ensemble une décennie d'œuvres, quatre recueils depuis la convocation de ses personnages de ses recueils antérieurs, mise en scène et en site dans *Cromlech* en 1999. Nous pouvons saisir un fil conducteur d'immobilité et de mouvement entre quatre recueils, *Cromlech*, paroles entre des menhirs immobiles ou s'affaissant, *Verrière le claudicant*, la boiterie dans le déplacement des créatures, le surgissement verbal, *L'Homme qui marche*, l'animation active hors atelier de l'artiste et dans le dernier recueil en date sorti il y a cinq trimestres *Ensorceler une loque*, le Rebut diable qui sort de sa boîte, le vibrion qui surgit de l'atelier de l'auteur. Les recueils naissent les uns des autres, on peut établir une généalogie de livre en livre, le poète reprend tel aspect de l'œuvre accomplie pour en sortir une nouvelle branche, un nouvel arbre, ou une poupée dans une poupée aux ricochets des recueils.

La poète Jacqueline Bregeault-Tariel n'hésite pas à mettre en avant les références au poète Michaux, ce faisant elle avance sous le couvert d'un autre moi poétique. Elle avance ainsi masquée du masque tutélaire de ce poète qui précisément a contribué à faire éclater l'identité du poète pour la rendre problématique, soumise à ses doubles et à sa prolifération dérangeante. Le romantisme a amené à identifier le je lyrique et le je de l'auteur dans la transparence d'une identité sans feintise. Or l'histoire lyrique a apporté des cas d'écriture où le je lyrique et le je de l'auteur se démarquaient l'un de l'autre comme dans *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, un recueil de Sainte-Beuve ou *Les Poésies de A.O. Barnabooth* par Valéry Larbaud : Delorme et Barnabooth sont des personnages poétiques dont le je se distingue tout ou partie du je de Sainte-Beuve et Larbaud. La critique et le dépassement du romantisme ont permis de révéler toute l'opacité du je lyrique, objet de constructions variées par l'auteur qui peut lui apporter une épaisseur romanesque ou théâtrale, comme un auteur de fictions ou un dramaturge. La poète Jacqueline Bregeault-Tariel s'exprime de temps en temps par le je, mais il ne s'agit pas de l'énonciation la plus fréquente chez elle et les 2 parties de *Cromlech* « Je vous écris... » et « Je vous parle... » où le je est donné dans un dialogue qui semble transparent avec le vous lecteur, le je passe par le sas citation de Michaux, l'auteur de *Lointain intérieur*, c'est donc aussi le je décalé, complexifié d'un je Michaux, une adresse paradoxale soit qu'elle s'adresse à un interlocuteur lointain du fait de l'exil et/ou de l'incommunicabilité, soit qu'elle tente de remonter par-delà toutes les paroles ordinaires au verbe du premier langage, à l'inaccessible d'un paysage unique. Ce qui se révèle à la lecture des recueils de Jacqueline Bregeault-Tariel, c'est à rebours de la tradition lyrique romantique au jeu de la présence des personnes du dialogue, du discours donc, la pleine importance des noms et prénoms du récit, ils et elles des personnages extrêmement nombreux qui peuplent son univers. De sorte que le lyrisme peut s'avancer masqué, fait à travers tous ces personnages apportant un éclairage indirect sur le je de l'auteur. Quels rapports entretiennent tous ces personnages par rapport à l'auteur, nous allons tenter de le défricher à travers le premier de ces personnages, celui du créateur.

Le personnage qui donne son titre au recueil *Cromlech*, un nom celtique guillevicien, est un créateur. Dans un étrange lieu de pierres debout, il convoque ses propres personnages antérieurs, ses créatures qui sont aussi ses « compagnons ». L'entame du chapitre est

explicite : « Cromlech, démiurge de profession, avait coutume chaque décennie de convoquer ses personnages. Six menhirs fichés dans le sol témoignaient de ces comparutions ».

Mais les personnages se font désirer. Ce qui se présente, c'est une voix mystérieuse qui va répondre et dialoguer avec le créateur. Du coup, par cette voix même, le créateur se fait plus sûrement encore personnage avec une histoire, des interrogations, des créations vis-à-vis de cette voix qui secrète aussi des affirmations péremptoires ou ironiques, cette voix, autre personnage comme si l'auteur s'était scindé entre ce créateur et un double vocal, dans une scission dialogique. L'auteur, en adoptant un point de vue externe, décrit ce dialogue comme une solitude déguisée : « L'on vit longtemps près du puits le vieux démiurge soliloquer, et chacun de s'interroger sur une démence soudaine ou quelque filtre qui l'aurait ensorcelé. » Or, si les personnages vont finir par venir en s'égrenant, d'autres personnages naissent du créateur, les pierres debout s'animent, ont une histoire et un ressenti avec des surnoms comme « l'Enigme » ou « le Séducteur ». Et dans ce peuple né des brumes de la création passée, des figurants, les passants ou les villageois, les animaux ou les plantes. S'invente un cérémonial, un rituel magique où le passé engendre le futur, où le présent passe le témoin des ancêtres à « l'Enfant », initié et reconnu par le Créateur qui, dans cette trans-mission, lui laisse « l'anneau de ses ancêtres, le talisman des démiurges ». On peut se demander avec Jean-Paul Giroux si nombre de formules se veulent ironiques ou parodiques, comme la voix elle-même l'est, reconnue par l'auteur. La désignation du Créateur comme « démiurge de profession » relèverait d'une « ironie froide » comme dans la phrase inaugurale de *L'Ingénu* voltairien « Un jour, saint Dunstan, Irlandais de nation et saint de profession... ». En même temps on peut prendre au sérieux cet univers placé délibérément dans un temps reculé fait d'intemporalité, de magie et de merveilleux où les ensorceleurs et alchimistes sont des professions parmi beaucoup d'autres à la tangence de l'art. Ces récits nous atteignent à plusieurs niveaux. Ils peuvent sembler en décalage avec les préoccupations ou l'écriture de notre époque et du coup nous y décelons ironie ou parodie qui y sont peut-être comme notre défense devant la reprise de thèmes médiévaux, voire préhistoriques, premiers, primitifs, pris au sérieux. Jacqueline Bregeault-Tariel invente une Fantasy poétique de qualité avec une uchronie et une atopie, où le temps et le lieu ne sont pas circonstanciés, un fantastique à métamorphoses : réalisme de notations, onirisme de visions et mystique de projets y ont chacun leur place.

« Le Cracheur de mots » nous livre sans idéalisation un Moyen âge où l'homme différent par son art ou son handicap est pointé du doigt et soumis à la vindicte populaire, et la langue énergique de Jacqueline Bregeault-Tariel est au service de la dénonciation de la violence du groupe dans les paroles et les actions « Arrêtez-le le provocateur, liez-le à la gerbe, qu'on le jette au bûcher ! » ou « Bonnes gens, qu'on lui crève sa baudruche à ce fagotier de ragots ! ». Mais cette dénonciation n'est pas directe, elle s'opère dans la mise en avant du discours sacrificiel que la défense des artistes et des boiteux par Jacqueline Bregeault-Tariel vient contrarier. Son œuvre a ses Quasimodo terrassés du supplice collectif « Passez, passez votre chemin, bonnes gens, il n'y a rien à voir. Alors que le cadavre gît au milieu de la chaussée la gueule criblée de bulles brisées. » L'énergie est du reste une caractéristique très importante du style de l'auteur que l'on trouve aussi dans les entames de pages en amorces à variantes comme « Il va », en formulations extraordinairement variées pour les reprises par exemple du Cracheur de mots, tour à tour, « le farceur de mots », « le provocateur », « le colporteur », « le cracheur de fumerolles », « Le montreur de dunes », « le marcheur de nénuphars », « le harangueur », « le glouton », « le claudicant », « le hâbleur de mots », « le faiseur d'embarras, le diseur de chapelets », « l'amateur de chair fraîche, « ce prophète à l'œil mauvais »... dans une danse de noms et de compléments de noms au tournis des points de vue sur un même personnage. L'énergie c'est encore à côté du type déclaratif, la présence du type injonctif qui rend compte par l'oralité des « discours de réception » par la foule du cracheur de mots, avec

l'indicatif au futur « A la dérobée de ses forfaits il livrera bien la plume de ses infractions ! » ou avec l'impératif : « Tais-toi, le faiseur d'embarras » ou encore avec le subjonctif : « Qu'il aille, l'amateur de chair fraîche, accomplir ailleurs ses forfaits. » Ainsi de l'intérieur Jacqueline Bregeault-Tariel nous fait voir et entendre le discours qui mène à l'exclusion et au lynchage et l'écriture élaborée s'allie alors à une oralité extrêmement vivante et dynamique.

Dans *Cromlech*, le récit « Le Cracheur de mots » s'établit dans un Moyen Age sans datation ni localisation précise. Ce Moyen Age non circonstancié se retrouve dans *Verrière le Claudicant* et ce récit est le lieu d'une multiplication de personnages pittoresques.

*Verrière le Claudicant* réécrit la Genèse avec des négations : « Ni un matin ni un soir. // Hors du temps ». Les dieux font apparaître « Hybride, Le Claudicant », objet de création divine, comme un Héphestos et sa création forgée. Cet être des origines est composite dès le départ et affublé d'un défaut d'état de marche. De ce prime personnage, d'autres vont surgir comme le « moine de la verrière » qui, « hypnotisé au loin par un bicorné en rupture d'équilibre » fait « signe au boiteux de venir le rejoindre » dans une ville (résille) de plomb sous le regard de « l'artiste », « le moine au vitrail », créateur autant qu'observateur de cette scène contenant « en un seul deux personnages ». Du sommeil de l'artiste auteur moine, tout un peuple surgit « Alors les marchands de nuit, les chalands, les goûteurs de serein, les bruiteurs de l'ombre se rassemblaient. ». Le moine au vitrail s'occupe aussi d'écrire, gravant « au stylet la peau d'une chèvre écorchée ». Ce scribe est le miroir du poète : « Or, depuis l'apparition, Hybride occupait de loin le miroir que le scribe lui tendait tout en continuant à tracer à l'alphabet l'effigie d'un condamné. ». Tous les personnages sont les miroirs du poète, être composite, composé aussi.

Le style si particulier de Jacqueline Bregeault-Tariel se nourrit des appellations, des reprises nominales qui révèlent des caractéristiques multiples, multipliées pour les personnages. Le Claudicant devient « Hybride, le flûtiste » avec un rappel « le pipeau contient en écho la frivolité des dieux ». Le Claudicant devient encore « cet hybride rôdeur » sous un regard social qui veut circonscrire pour mettre à distance peut-être par effroi. Mais par la grâce de l'auteur et de son optimisme, les identités ne sont pas closes, elles n'enferment pas les personnages, qui peuvent trouver rédemption : la créature boiteuse prend « place, transfigurée, auprès du moine de la verrière. » Ce Quasimodo-là ne mourra pas dans le pointage de sa différence. A la différence des groupes médiévaux ou premiers dont elle rend compte fondés sur l'exclusion des différents, des boiteux de toutes sortes, Jacqueline Bregeault-Tariel accorde à tous les rebuts de la terre leur chance de rédemption qu'ils soient sujets humains ou objets d'écriture. Elle rejoint par là en une poésie de saynètes les descriptions par René Girard du fonctionnement sacrificiel des groupes humains et son constat qui est déjà une dénonciation.

Des personnages à foison apparaissent dans leur sillage. D'échoppes en églises : « un acolyte, complice des prêtres », les « filous » à gouaille d'un cabaret, « la porteuse de chopes ». Les bas-fonds côtoient les personnages de l'art et de l'élévation spirituelle. Et « le miracle » c'est que « Le Claudicant en déchaussant son nom devint dans la beauté d'un ange, Le Bienheureux. » Comme dans les stalles des églises ou sur la scène des « Mystères », les sujets profanes du quotidien tutoient les sujets élevés, et le prosaïque même s'insère, se libère, se purifie à leur contact, trouve une rédemption, changement d'état, de considération, des résidus polythéistes au Dieu d'art et de fin : « Parfois, dans le losange tissé de bure et de lin, Le Bienheureux délesté du titre infâme de Claudicant parlait au flûtiau et le pipeau vibrait d'allégresse // Alors les artisans, les bâtisseurs de cathédrales, les carillonneurs suspendaient gestes et martèlements pour approcher... un soupçon d'éternité. »

Par l'intermédiaire du personnage de l'Aveugle, « au nom des humbles et des pécheurs », « le passe muraille des cathédrales », celui qui « porte la verrière », le narrateur arrive « au

récit de la Révélation » à un « nous » et à un futur : « Nous serons troupeau en transhumance ». Le petit monde médiéval s'ouvre alors à notre modernité et des éléments scientifiques ou techniques de notre époque contemporaine sont convoqués dans ce même style atemporel : « Ils ont intronisé le dieu Apollo », « Ils ont découvert l'homme neuronal », « Ils ont débusqué ADN, le Grand Ordonnateur, le général des armées », « l'Illustrissime à la noble barbe à double hélice ». Les vocabulaires et les univers premiers, antiques, médiévaux ou modernes se superposent se mêlent dans une religiosité teintée encore d'ironie. « Ils ont mis à prix la puce et domestiqué la souris souple sous la caresse, puis s'en sont remis à l'araignée tisserande pour engluier dans le silicium le plus grand nombre de proies » où l'on aura reconnu la puce électronique, l'informatique et la toile du Net dans le champ lexical animal exprimé dans un humour qui va jusqu'au cocasse et à l'inquiétude.

Adresse à l'Aveugle, ce voyant « Toi, tu initieras le scribe à d'autres écritures, de l'arobase @ coquillière, tu annoneras l'adresse qui mène à de nouveaux Compostelle ». Le narrateur lance des ponts à travers l'Histoire, nous montre la quête des hommes en marche, leurs pèlerinages sur la Terre au pluriel et nous dévoile que les pas humains vont vers leur centre : « La verrière s'illuminait. / Nous comprenions alors que nos événements, comme autant de chemins qui nous semblaient égarés, nous avaient conduits au cœur de la Floraison », cette Rosace au sein de l'œuvre, de Nature ou de Dieu. Le vitrail c'est ce qui laisse passer la lumière et le claudicant est l'image de tous ces infirmes du Bas Moyen Age oeuvrant pour la beauté des cathédrales, il est le symbole incarné de tous les êtres imparfaits que nous sommes amenés dans un chemin d'élévation à nous associer à la transcendance, la cour des miracles, ce monde de souffrances, peut se retrouver, se relever dans le miracle des vitraux.

L'œuvre de Jacqueline Bregeault-Tariel nous révèle de livre en livre et à l'intérieur de chaque livre une créature en marche. *L'Homme qui marche* est un recueil en trois parties, les deux premières sous le signe et l'écho du sculpteur Giacometti, la troisième sous l'œil de Jean Cocteau. Jacqueline Bregeault-Tariel procède d'un élan extérieur, en sait retrouver chez les artistes et les poètes antérieurs des communions d'art, des interrogations qui l'inscrivent dans une longue quête commençant avant elle et se prolongeant dans le futur de l'art.

Trois courtes présentations par l'auteur en tête des trois parties donnent un éclairage très lumineux sur cette quête. Pour *L'Homme qui marche*, « En partant d'expériences-flashes vécues en de très rares occasions, la densité de la matière et la prééminence de l'esprit se sont soudain imposées à moi. » Le réel concret exprime en plénitude mais sous le chef de l'esprit nullement désincarné. « Le marcheur de Giacometti me semble procéder de cet univers, m'y précéder. » Deux citations, avec Baudelaire puis Garcia Lorca, expriment l'intensité de vivre et la marche comme expression d'une poète. Une intensité de vivre que le narrateur a ressentie sur un quai de gare en éblouissement. De ressentir l'éphémère et l'éternel au-delà de la condition d'être limité : « Il marchait, outrepassant les mensurations des petits hommes... » dans un cadre de sensations nouveau : « Le temps s'était dilaté, la mie avait absorbé le lait. » Le recueil qui suit la marche d'un petit fait géant est une progression de courts versets verbaux ou nominaux, description dynamique d'une foulée qui s'appuie sur celle des ancêtres. Des phrases encore plus denses présentées en italique semble fouailler quelque secret du marcheur en sentences énigmatiques (en rapport avec les mystères de la création).

La deuxième partie « Sc » comme l'amorce de Sculpteur se rattache à « l'expression d'une vérité lancinante » ou « l'art par sa représentation et l'écriture par sa verbalisation participent à ce pugilat entre soi et le monde ». Un exergue de Pardo Bazàn invite à se trouver hors enchantement. Un second exergue de Giacometti lui-même témoigne d'une angoisse du « danger de la disparition des choses ». C'est que la création est une émergence cernée de néant, creusée par le vide, comme on le voit de façon saisissante dans les silhouettes filiformes et émaciées du sculpteur. Et dans les pas et le regard de l'artiste, Jacqueline

Bregeault-Tariel décrit ces « traqueurs de masques », un artiste tendu entre « Dévoration » et « Adoration » qui veut saisir « le calcaire des filiations ».

La troisième partie « Œil bleu » est, sous le regard de Cocteau et de son ange Heurtebise, la reprise de la marche du géant. L'exergue de Cocteau : « La poésie ressemble à la mort. Je connais son œil bleu. Il donne la nausée. Cette nausée d'architecte toujours taquinant le vide. » Bleu et vide sont associés et l'angoisse qui taraude le poète et la poète, l'érosion même ayant part à la marche, mais aussi la danse et la glissade. De « flash » en « Chambre » avec numérotation, le marcheur géant franchit miroirs, autre rive et atteint un no man's land, la quête devient errance, balance entre « naufrage » et « désir de retour ». La marche est ainsi aventureuse. Au bord du chemin, la quête semble s'embourber sans territoire ultime ni objet découvert : mais peut-être auteur et lecteurs, artiste et marcheur se seront révélés une part d'eux-mêmes qu'ils ne soupçonnaient pas.

Étudions la filiation du dernier recueil publié de Jacqueline Bregeault-Tariel avec les précédents. *L'Homme qui marche* comportait un texte où le rebut prenait corps dans l'atelier de l'artiste. La scène est transposée dans le bureau de l'écrivain. Dans un petit théâtre de personnages classiques, l'Écrivain avec une majuscule se voit confrontée à l'émergence d'un personnage le Monsieur Rebut avec un R majuscule, né de sa corbeille où l'Écrivain envoie toutes les choses de l'écriture qui ne trouvent pas grâce à ses yeux. Monsieur Rebut devient Monsieur R. Ce théâtre à deux personnages, où Michaux laisserait la place à Tardieu, est là aussi comme dans *Cromlech* l'objet d'une multiplication des identités, d'un foisonnement de personnages. Dans *Cromlech*, Raïa laissait place aux Raïades, ici Monsieur R devient Messieurs R, tous ces résidus, ces anecdotes, ces impertinences, incongruités, voire obscénités dont l'auteur nous dit que le lecteur est friand. Et ces Messieurs R se gaussent de l'Écrivain, comme des diabolotins sortis de la boîte, comme des ludions taquins, insolents, de malins génies persécutant le pauvre écrivain. Comme dans *Verrière le claudicant*, cet être hybride, Monsieur R est décrit comme « L'ami hybride », un ex-bagnard, un banni au retour triomphal. Et comme le boiteux de *Verrière le claudicant* devient un être plein de grâce dans une lumière nouvelle, « voici le moqué, jadis orphelin, irisé de tous nos reflets ». Il faut alors passer par le titre « Ensorceler une loque » et l'expression de Pierre Louÿs dans *Poétique* publié en 1917 : « Placer le mot : c'est écrire. – Le plus pur est-il le plus humble, méconnu sous une loque usée ? Premier secret du style : ensorceler une loque, à la juste place où elle tourbillonne et colore tout à coup sa métamorphose. »

C'est dire l'usure des mots de la langue commune et le travail de l'écrivain qui, des mots usés, jetés, abîmés, les fait tourner dans la lumière et les métamorphose de son style. La loque usée, le vieil habit de la langue, à entendre aussi la locution en homophonie, vient à danser sous la plume de notre auteur. La syllabe « lok » qui forme le mot « loque » hante l'essentiel de ses titres de « Soleil éclaté » à « **L'Homme qui marche** », « Verrière le **claudicant** » et « **Cromlech** » comme l'écho de l'écho. La poète se met à observer tous les éléments typographiques de la langue, virgules, points, blancs, silences, lettres, lexique, mots de force ou mots tronqués. Tout cela propose une définition de la poésie et de la littérature : cette émergence de personnages humbles à rédemption, ce tournoiement, cette sublimation par le poème et le style de tous les mots usés, rebelles, indignes, rageurs, barbouillis, esclaves. Déjà le père Hugo qui créa dans *Les Misérables* l'histoire de Jean Valjean le bagnard qui se rachète dans le dévouement et l'action fut celui qui mit un bonnet rouge au vieux dictionnaire et affranchit les mots. Le titre « Ensorceler une loque » va dans le sens d'un art poétique, esthétique où s'agentent la dimension médiévale atemporelle de la magie, l'alchimie, ici verbale. La création prend vie dans un acte à la fois diabolique et démiurgique. Les doubles du poète s'animent et dansent. La poète se décentre par la multiplication des doubles en frères humains et par le passage dans son corpus des auteurs, eux-mêmes des doubles, des pairs et

des pères en écriture. Au-delà de la révolution hugolienne, à la fois verbale et sociale, il y a peut-être la révolution freudienne : les rebuts peuvent apparaître comme l'inconscient refoulé qui trouve grâce auprès de l'écrivain psychanalyste de lui-même, ce serait le ça face au moi et au surmoi, un ça pulsionnel qui ferait retour et chercherait à remonter au grand jour. Mais cette possibilité de lecture des mots censurés ou refoulés allant vers la surface n'est pas intellectualisée, passant par le filtre ludique d'un jeu de personnages.

Au bout du voyage et de la quête dans ces quatre recueils peut-on connaître la vraie Jacqueline Bregeault-Tariel dont les multiples visages et facettes s'expriment en autant de personnages d'un petit théâtre poétique, en autant de doubles, en autant d'auteurs et d'artistes cités. Des personnages qui ne vont pas tant dans le sens d'une cajolerie, malgré un exergue en ce sens pour *Cromlech*, mais bien plutôt de ce « pugilat entre soi et le monde ». Au jeu des quatre coins, existe-t-il dans le passé ou le futur un cinquième recueil de Jacqueline Bregeault-Tariel qui figure son centre exposé ? Il serait illusoire de dire avoir trouvé le cœur, le noyau de l'œuvre qui cherche au contraire à déployer en kaléidoscopes qui multiplie et divise les images, tous les moi de la poète. Elle prend un malin plaisir à présenter des masques, des personnages en action dont elle est le demiurge tonique et Sa Majesté l'Ecrivain dépouillé de sa superbe, mais se ressaisissant, métamorphosant le vieux langage en poésie qui réhabilite, en théâtre vivant sur la scène d'un parvis ou d'un atelier où elle fait sentir le quotidien de la création et des créatures, en une poésie de prose qui ose la description, la narration, les développements de l'espace et du temps et sait encore attirer nos regards de lecteurs vers les en deçà et les rebuts pas si loin des au-delà et de cet infini enchâssé dans une verrière ou dans un manuscrit.

A lire ces quatre recueils frappe le contraste entre les références modernes ou modernistes, depuis Baudelaire, le premier moderne, et l'ancrage des thématiques dans les temps anciens. Les citations en exergues sont parfois plus tard intégrées dans la bouche du narrateur, elles sont ainsi actualisés par la poète. Dans l'atelier de l'artiste et de l'écrivain, pas de table rase : tout le formé, tout le passé jusqu'aux rebuts peut venir faire création, elle ne fait pas le vide, tout retourne sur la table d'art et d'écriture aux métamorphoses. Son écriture de poème en prose est bien en phase avec ces auteurs et cette période de Baudelaire à Michaux, dans une prose qui sait conjuguer l'aspect savant, élaboré, riche en vocabulaire, en évocations et en figures archétypales et une oralité qui projette les mots au-devant de la page vers le lecteur, devenant auditeur et spectateur de tant de personnages.

Jacqueline Bregeault-Tariel se revendique-t-elle poète, alchimiste, ensorceleuse, raconteuse d'histoires, faiseuse de nouveaux Mystères, metteur en scène et en voix des gens différents et des foules en regard ou écrivain ou jeteuse de sorts ou jeteuse de ponts entre les époques, les auteurs et les styles ? Elle est notre contemporaine discrète, insuffisamment à la lumière au regard de son talent et de sa force de création dans l'écriture, une écriture de pays lointain, lointain pour l'exil intérieur, lointain pour les fresques et les personnages convoqués des menhirs aux chemins de colporteurs, mais pays prochain pour les thèmes éternels de l'élévation artistique et de l'accueil des rejetés, qu'ils soient simplement des mots ou nos frères humains.

Texte 19 024 de Laurent Desvoux, composé de l'été à l'hiver 2008, peaufiné au début de 2009, présenté au « Mercredi des poètes » à Paris le 25 février 2009.

*Cromlech*, 1999, *Verrière Le Claudicant*, 2002, *L'Homme qui marche*, 2004, *Ensorceler une loque*, 2007 (4 recueils de Jacqueline Bregeault-Tariel aux éditions Librairie-Galerie Racine) *Poésie et lyrisme* – Anthologie par Bertrand Darbeau GF Flammarion, 2004.